

HOMÉLIE 9

«Pour les temps et les circonstances, vous n'avez pu besoin, frères, que nous vous en écrivions. Vous savez parfaitement vous-mêmes que le jour du Seigneur viendra comme un voleur pendant la nuit.»

1. Rien n'est comparable à cette inquiète curiosité, à cette avidité que montre la nature humaine pour découvrir les choses obscures et cachées. Ces recherches sont d'autant plus ardentes que les intelligences sont moins développées et plus incultes. Les petits enfants ne cessent de fatiguer leurs nourrices, puis leurs parents, par la multiplicité de leurs questions; vous n'entendez à chaque instant que ces mots : Quand cela s'est-il passé ? quand arrivera ceci ? C'est un mal qui provient chez les hommes, soit de la volupté, soit de l'inaction. Parmi tant d'objets que nous voudrions savoir et comprendre, il en est un surtout qui sollicite notre esprit, c'est l'époque de la fin du monde. Est-il étonnant qu'il en soit ainsi ? c'était également la grande sollicitude des saints apôtres; avant la passion du Christ, ils l'entouraient avec plus d'insistance et lui disaient : «Apprenez-nous quand est-ce que ces choses auront lieu, quel sera le signe de votre avènement et de la consommation des siècles.» (Mt 24,3) Après sa passion et sa résurrection d'entre les morts, ils lui faisaient encore cette demande : «Dites-nous si dans ce temps vous rétablirez le royaume d'Israël.» (Ac 1,6) Ils ne lui avaient rien demandé avant cela. De pareilles questions ne se renouvellent pas dans la suite. Une fois qu'ils ont reçu l'Esprit saint, non seulement ils n'interrogent plus et se résignent à leur ignorance, mais encore ils répriment chez les autres cette malade curiosité. Ecoutez de nouveau comment s'exprime le bienheureux Paul : «Pour les temps et les circonstances, vous n'avez pas besoin, frères, que nous vous en écrivions.» Pourquoi ne dit-il pas : Personne ne le sait ? ou bien : Cela n'a pas été révélé ? et dit-il simplement : «Vous n'avez pas besoin que nous vous en écrivions ?» Il n'eût fait qu'augmenter leur tristesse; tandis qu'il leur apporte une consolation. En leur disant qu'ils n'ont pas besoin de le savoir, il arrête toute question comme chose inutile et superflue.

Quel avantage, dites-moi, pourriez-vous en retirer ? Supposons que la fin du monde doive avoir lieu dans vingt, trente, ou cent ans : qu'est-ce que cela peut nous faire ? est-ce que la mort n'est pas à chacun la fin du monde ? à quoi bon s'épuiser en vains efforts pour apprendre l'heure où le monde finira ? Ce qui nous arrive en toute autre chose, nous arrive encore en ceci. Nous laissons de côté ce qui nous est propre, pour nous préoccuper d'autrui; nous ne cessons de dire : Tel est un fornicateur, tel un adultère, tel a volé la fortune ou flétri la réputation du prochain, Et personne n'a souci de ce qui l'intéresse lui-même; on pense à tout, si ce n'est à soi. Ici de même, négligeant sa propre fin, chacun veut connaître la fin commune. En quoi celle-ci pourrait-elle vous toucher ? Si vous êtes prêt à la vôtre, vous n'aurez plus rien à redouter de celle de tous. Qu'elle soit éloignée, qu'elle soit proche, cela vous est parfaitement indifférent. Le Christ ne nous l'a pas annoncée, par la raison que c'était inutile. Comment n'était-ce pas utile ? me demanderez-vous. Celui qui nous l'a cachée, peut seul vous répondre; écoutez-le disant à ses apôtres : «Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments dont le Père s'est réservé la puissance.» (Ac 1,7) Pourquoi scrutez-vous désormais ? Pierre, le coryphée du chœur apostolique, entendit ces paroles comme les autres; tous voulaient savoir ce qui n'était pas à leur portée. – Sans doute, me direz-vous encore, mais il est bon de pouvoir fermer la bouche aux Gentils. Et comment, je vous prie ? – Parce qu'ils prétendent que le monde est Dieu. Or, si nous savions quand viendra la fin du monde, il nous serait aisé de les confondre. – Je le comprends bien; mais, pour les confondre, est-il nécessaire de savoir quand le monde finira, et n'est-ce pas assez de pouvoir affirmer qu'il finira ? Si vous voulez donc leur fermer la bouche, posez simplement la première affirmation; s'ils ne l'acceptent pas, ils n'accepteront pas mieux la seconde.

Revenons à Paul : «Vous savez parfaitement vous-mêmes que le jour du Seigneur viendra comme un voleur pendant la nuit.» Et ce n'est pas seulement le dernier jour du monde, c'est le dernier de chacun de nous; ils sont faits sur le modèle l'un de l'autre, ils ont la même cause et le même but : ce que l'un fait sur la masse, l'autre le fait sur l'individu. Le temps de la consommation a commencé avec Adam, et la fin de notre vie est une image de la consommation des siècles; on ne se trompera même pas en l'appelant une consommation. Il meurt chaque jour des milliers d'hommes, et tous attendent ce dernier jour, avant lequel nul ne ressuscitera : quel besoin aurions-nous de le connaître ? Si vous voulez savoir pour quelle raison il nous demeure caché, il viendra nous surprendre comme un voleur pendant la nuit, je

vais vous le dire; et je ne compte pas m'éloigner de la vérité. On ne trouverait personne peut-être qui pratiquât la vertu sans interruption dans le cas où ce jour nous serait connu d'avance; car alors, après s'être plongé dans le crime, on se ferait baptiser au dernier moment, au moment même de quitter la terre. Si, dans l'état actuel, quand l'ignorance où nous sommes de ce dernier jour saisit de crainte toutes les âmes, il en est tant cependant qui passent la vie dans le désordre, et ne recourent au baptême qu'à la dernière extrémité; supposez qu'on eût à cet égard une pleine certitude, qui jamais s'occuperait de la vertu ? Beaucoup même ont quitté ce monde sans être illuminés, sans avoir reçu le baptême quoique cette crainte pesât sur eux; elle n'a pu les déterminer à suivre une conduite digne de leur vocation, agréable à Dieu : ôtez maintenant cette crainte, où seraient désormais la modération, la sagesse et la justice ? Nulle part. La crainte qui résulte de l'incertitude et l'amour de la vie en retiennent plusieurs dans les bornes du devoir; si chacun savait d'une manière certaine qu'il doit mourir tel jour, il n'est rien qu'il n'osât commettre jusque-là, il ne reculerait pas même devant le meurtre et se vengerait tout à son aise de ses ennemis.

2. Le misérable qui fait bon marché de sa vie, ne respectera pas même et n'épargnera pas au besoin celle de l'homme qui porte la pourpre. Celui donc qui serait fixé sur l'heure de sa mort, n'hésiterait pas à satisfaire sa vengeance, sauf à se préparer après. Une troisième considération : les hommes attachés à la vie, qui ne respirent que pour les choses de la terre, seraient consumés par l'abattement et le chagrin. Le jeune homme qui saurait ne devoir pas atteindre à la vieillesse, se trouverait dans l'état d'inaction où se trouvent les bêtes sauvages lorsqu'elles ont perdu leur liberté, comme si elles prévoyaient leur fin prochaine. Les plus grands cœurs perdraient eux-mêmes leur ressort, l'espoir de la récompense. Sachant qu'ils doivent mourir dans trois ans, par exemple, ils seraient incapables de travailler : et que pourraient-ils se promettre d'un généreux et difficile dessein ? On pourrait leur dire : C'est parce que vous êtes sûrs de trois années que vous affrontez les périls sans crainte, cette certitude détruit votre mérite. Celui qui s'attend à trouver la mort dans chaque danger, sans ignorer toutefois qu'il peut vivre s'il ne commet pas d'inutiles témérités, en courant ainsi le risque de sa vie, fait preuve d'un noble courage, et d'un souverain mépris pour les choses d'ici-bas. Un exemple encore éclaircira ma pensée. Si le patriarche Abraham avait su qu'en menant son fils sur la montagne il ne l'immolerait réellement pas, aurait-il eu droit à quelque récompense ? Si Paul, à son tour, avait bravé les dangers, sachant d'avance qu'il n'y trouverait pas la mort, nous paraîtrait-il digne d'admiration ? Mais le plus lâche des hommes se jetterait dans le feu, si quelqu'un lui garantissait d'une manière certaine qu'il n'en aurait rien à souffrir. Ainsi ne furent pas les trois jeunes Hébreux; écoutez-les eux-mêmes : «Roi, il est au ciel un Dieu qui nous délivrera de vos mains et de cette fournaise. S'il ne veut pas nous en délivrer, sachez que nous ne servirons pas vos dieux, et que nous n'adorerons pas la statue d'or que vous avez érigée.» (Dan 3,17-18) Voyez combien il nous est utile d'ignorer le jour de notre mort; et nous pourrions encore signaler de plus précieux avantages. Mais pour le moment nous en avons assez dit.

La mort viendra donc comme un voleur qui profite des ténèbres, pour que nous ne vivions pas dans l'iniquité ou dans l'indolence, et pour que la récompense ne nous soit pas retranchée. «Vous savez parfaitement vous-mêmes.» Pourquoi chercher avec tant de curiosité, dès lors que votre conviction est faite ? L'incertitude de l'avenir, le Christ lui-même vous l'enseigne; et que telle soit sa pensée, vous n'en sauriez douter d'après ce qu'il ajoute : «Veillez donc puisque vous ignorez à quelle heure le voleur viendra.» (Mt 24,43) De là ce que dit aussi l'Apôtre : «Quand ils s'écrieront : paix et sécurité, la mort fondra tout-à-coup sur eux, comme les douleurs de l'enfantement, et ils n'échapperont pas.» Il indique ici ce dont il parlera dans sa seconde lettre. Comme les fidèles étaient dans l'affliction, et leurs ennemis dans le repos et les délices, il consolait les premiers des maux de la vie présente en les entretenant de la résurrection. Les autres leur insultaient par les idées mêmes qui prévalaient chez leurs aïeux, ils leur disaient : Quand aura lieu cela ? C'est le reproche que leur adressaient les prophètes : «Malheur à ceux qui disent : Qu'elles arrivent donc bientôt les choses que le Seigneur doit faire, afin que nous les voyions; que la pensée du Saint d'Israël éclate, afin que nous la connaissions;» (Is 5,19) puis encore : «Malheur à ceux qui désirent voir le jour du Seigneur;» il ne parle pas de ceux qui le désirent simplement, mais bien de ceux qui le désirent parce qu'ils n'y croient pas : «Le jour du Seigneur est ténèbres, et non lumière.» (Amos 5,18) C'est la raison de ce langage. Remarquez donc comment Paul console ses disciples; c'est comme s'il leur disait : Parce qu'ils vivent dans les délices, ce n'est pas un motif de se persuader que le jugement n'arrivera pas; c'est même là ce qui le rend nécessaire.

Il importe maintenant d'examiner cette question : du moment où l'Antichrist et le prophète Elie doivent venir, comment la mort fondra-t-elle soudain sur les coupables, alors qu'ils s'écrieront : « Paix et sécurité ? » Ce sont là des signes, et le jour n'est plus ignoré. Mais le temps même de l'Antichrist, le jour de son arrivée n'est précédé d'aucun signe; lui-même sera le signe de l'avènement du Christ, ce qui n'empêchera pas cet avènement d'éclater à l'improviste. On peut encore objecter que les douleurs de l'enfantement ne sont pas imprévues, et qu'elles sont inévitables au bout du neuvième mois. La chose est toujours bien incertaine; d'abord, la gestation ne dure assez souvent que sept mois, et puis surtout c'est le jour et l'heure qui restent pleinement dans l'inconnu. C'est là ce que Paul entend dire, et sa comparaison est frappante de vérité; les indices de l'enfantement sont assez rares, puisqu'on voit des femmes saisies par les douleurs hors de la maison, en route même. Du reste, il veut signifier par là, non seulement l'incertitude du temps, mais encore la grandeur des souffrances. Comme cette femme qui joue, rit, ne s'attend à rien, est tout-à-coup saisie de douleurs inexprimables et d'affreux déchirements; ainsi seront ces âmes quand le dernier jour sera venu : « Et elles n'échapperont pas. » Leur montrant ensuite qu'il ne parle pas pour eux, il ajoute : « Pour vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, de telle sorte que ce jour puisse vous surprendre comme un voleur. »

3. Paul nous représente sous cette image une vie plongée dans l'impureté. Les hommes dépravés et misérables commettent leurs mauvaises actions dans les ombres de la nuit; ils se dérobent à tous les regards, ils s'enveloppent de ténèbres. Dites-moi, l'adultère et le voleur ne profitent-ils pas du temps de la nuit ? n'est-ce pas également l'heure que choisit le spoliateur de tombeaux ? Et la mort ne les saisit-elle pas, n'arrive-t-elle pas à l'improviste, comme un voleur ? Mais le savent-ils ? Pourquoi donc cette parole de l'Apôtre : « Vous n'avez pas besoin que nous vous en écrivions ? » Il parle ici de ce que l'événement peut avoir de malheureux, et non de ce qu'il a de caché; il leur déclare qu'il n'aura pas lieu pour leur malheur. Sans doute il viendra pour eux aussi sans qu'ils le sachent; mais il ne leur causera point de mal. Il en sera de même de ceux qui suivent le droit chemin; quant à ceux qui dorment et qui se reposent uniquement sur les choses de la terre, il viendra les en dépouiller. Paul ajoute encore : « Vous êtes tous les enfants de la lumière, les enfants du jour. » Et comment faut-il entendre cette dernière expression ? Comme celle-ci : Les enfants de la perdition, les enfants de la géhenne. Voilà pourquoi le Christ lui-même disait aux Pharisiens : « Malheur à vous, parce que vous parcourez la mer et la terre pour faire un prosélyte; et, quand vous l'avez acquis ; vous en faites un enfant de la géhenne. » (Mt 23,15) L'Apôtre disait aussi : « C'est à cause de cela que la colère de Dieu descend sur les enfants de la désobéissance. » (Col 3,6) Par là sont désignés ceux qui se rendent dignes de la géhenne, ceux qui n'obéissent pas; de même que les hommes dont la conduite est agréable à Dieu, sont appelés enfants de Dieu; de même sont appelés enfants de la lumière et du jour ceux qui pratiquent des œuvres de lumière.

« Nous ne sommes pas les enfants de la nuit ni des ténèbres. Ne dormons donc pas à l'exemple des autres; mais soyons vigilants et sobres. Ceux qui dorment, dorment dans la nuit; ceux qui s'adonnent à l'ivresse, sont également dans la nuit. Nous donc qui sommes du jour, soyons sobres. » Il en résulte clairement qu'il nous appartient de vivre à la lumière du jour. Il ne parle pas de la terre, de ce jour et de cette nuit qui ne sont nullement à notre disposition, puisque la nuit vient malgré nous et que le sommeil triomphe de toutes nos résistances : tels ne sont pas le sommeil et la nuit dont il est ici question; dans ce sens, nous pouvons continuellement veiller, et faire que notre jour n'ait pas de fin. Fermer les yeux de l'âme, les détourner de l'iniquité par une sorte de sommeil, ce n'est pas l'œuvre de la nature, c'est celle de la volonté. « Veillons et soyons sobres. » Rien n'est facile à celui qui veille comme de s'endormir, en cessant de faire un bien quelconque; et de là cette seconde recommandation : « Soyons sobres. » Même durant le jour un homme qui veille, mais ne pratique pas la sobriété, tombera dans des péchés sans nombre. C'est dans la sobriété donc que gît la force de la vigilance. « Ceux qui dorment, dorment la nuit; et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit. » Il ne parle pas seulement de l'ivresse produite par le vin, il parle encore et surtout de celle que toutes les passions produisent. La fortune donne à l'âme des éblouissements; l'amour des richesses, celui des plaisirs, et tout ce que vous pourrez nommer de ce genre, ivresse de l'âme. Comment Paul appelle-t-il le vice un sommeil ? D'abord, parce que l'homme vicieux est comme paralysé pour le bien; ensuite, parce qu'il ne saisit les choses que d'une manière fantastique, rien selon la vérité, toujours entraîné par des rêves et par des projets insensés; si parfois il voit juste, il n'a pas le courage d'accomplir ou de poursuivre ce qu'il a vu. Telle est la vie présente, une suite non interrompue de songes et de trompeuses visions. Songe que les richesses et la gloire, songe que tous les autres biens d'ici-bas. Celui qui

dort ne voit pas les choses réellement existantes, et croit voir ce qui n'est pas. Voilà ce que devient une vie dépravée par les passions : elle n'aperçoit pas les biens véritables, les biens spirituels, célestes, permanents; elle n'est préoccupée que des fantômes qui glissent sous notre main, qui s'enfuient et disparaissent avec tant de rapidité. Il ne suffit pas d'être vigilant et sobre, il faut de plus être armé. Malgré toute sa vigilance et toute sa sobriété, l'homme qui n'a pas d'armes, sera bientôt accablé par les voleurs. Dès que nous sommes désarmés, nus, endormis, quand nous devrions veiller, être sur nos gardes et sous les armes, qui peut empêcher que nous ne soyons frappés du glaive. L'Apôtre poursuit, nous faisant sentir la nécessité de cette armure : «Nous qui sommes du jour, veillons, ayant pour cuirasse la foi et la charité, pour casque l'espoir du salut.» «La foi et la charité,» c'est-à-dire, la vraie doctrine avec la pureté de la vie. Il nous montre ainsi ce que c'est d'être vigilant et sobre, c'est avoir la cuirasse de la foi et de la charité. Il n'entend pas une foi quelconque, mais bien une foi sincère, ardente, mettant à l'abri de tous les coups ceux qu'elle protège. Il n'est pas aisé de rompre une cuirasse, c'est une sorte de mur invisible autour de la poitrine : appliquez de même à votre âme la foi et la charité, et les traits enflammés du diable ne pourront jamais y pénétrer. Du moment où la puissance de l'âme est couverte de l'armure de la charité, c'est en vain que les ennemis lui dressent toute sorte d'embûches : ni la perversité, ni la haine, ni l'envie, ni l'adulation, ni l'hypocrisie, ni rien de semblable ne pourra porter atteinte à cette âme. Il ne parle pas non plus d'une charité quelconque, il la veut à l'épreuve de tout comme une solide cuirasse. Il ajoute : «Et pour casque l'espoir du salut.» De même que le casque défend ce qu'il y a de principal en nous, la tête, qu'il enveloppe et protège de toute part; de même l'espérance soutient la raison, la conserve droite comme la tête, ne permettant pas qu'elle soit assaillie. Tant que rien ne la blesse, la raison ne décline pas : sous la protection de telles armes, l'homme ne saurait tomber. «Restent debout la foi, l'espérance, la charité, ces trois grandes forces.» (I Cor 1313) Après qu'il a recommandé de telles précautions, lui-même prépare les armes, et montre d'où proviennent la foi, l'espérance et la charité, comment elles deviennent des armes puissantes, en ajoutant : «Dieu ne nous a pas réservés pour la colère, il veut plutôt que nous opérions notre salut par notre Seigneur Jésus Christ, qui est mort pour nous.»

4. S'il nous a donc appelés, ce n'est pas pour nous perdre, c'est pour nous sauver. Et comment savons-nous que telle est sa volonté ? Il a donné son Fils pour nous; il désire tellement notre salut que, non content de le donner pour accomplir cette œuvre, il l'a dévoué même à la mort. C'est de ces considérations que naît l'espérance. Ne désespérez donc pas, ô homme, quand vous venez à ce Dieu qui pour vous n'a pas épargné son propre Fils; ne perdez pas courage à cause des maux présents. Ayant donné son Fils unique pour vous sauver, pour vous préserver de la géhenne, qu'épargnerait-il après cela pour votre salut ? Il n'est donc pas de bien que vous ne deviez attendre. Si nous allions comparaître devant un juge qui nous eût témoigné son amour en sacrifiant son fils pour nous, nous serions évidemment sans crainte, Espérons tous les biens, je le répète, et les plus grands biens; car nous possédons la source de tous les autres, si nous avons la foi; cet exemple le démontre. Ayons aussi l'amour; ce serait de la dernière démence de ne pas aimer celui qui nous a tant aimés lui-même. «Soit que nous veillions, soit que nous dormions, ne cessons jamais de vivre avec lui. C'est pourquoi consolez-vous les uns les autres, travaillez à vous édifier, comme du reste vous le faites.» Nous voyons reparaître ici la vigilance et le sommeil; mais ce dernier mot n'est plus entendu de la même manière : il s'agit ici de la mort corporelle; il s'agissait là de l'indolence par rapport à la vie. Cela revient à dire : Ne craignez pas les dangers; nous vivons jusque dans la mort. Ne désespérez pas sous le coup des menaces; vous avez un gage assuré. S'il n'avait pas eu pour nous un amour extrême, Dieu n'aurait pas donné son Fils.

Aussi, je vous le déclare encore, jusque dans la mort vous vivrez, par la raison que lui-même est mort. Soit donc que nous mourrions, soit que nous vivions, nous vivrons toujours en lui. La vie ou la mort temporelle m'importe peu, il est indifférent que je vive ou que je meure, puisque je dois vivre avec lui. Ne négligeons donc rien, faisons tout pour parvenir à ce but. L'iniquité n'est que ténèbres, mon bien-aimé, la mort de l'âme, une profonde nuit; nous ne voyons rien de juste, nous ne faisons rien de bien. Comme les morts sont difformes et fétides, ainsi les âmes plongées dans l'iniquité sont dévorées par une corruption repoussante : leurs yeux restent fermés et s'enfoncent, leur bouche est déprimée, elles restent sans mouvement sur ce lit immonde; elles sont même dans un état plus lamentable que les morts dont voilà les traits. Ceux-ci sont complètement insensibles; tandis qu'elles ne le sont que pour la vertu, et qu'elles vivent encore pour le vice. Quand on frappe un mort, il ne le sent pas, il ne se venge pas, il est comme un bois aride : ainsi de l'âme pervertie, elle a cette rigidité cadavérique; elle

reçoit chaque jour des milliers de blessures, mais sans rien sentir, sans jamais éprouver une douleur quelconque. On peut encore sans crainte de se tromper comparer les hommes vicieux à des frénétiques, ou bien à ceux qui sont dans le délire de l'ivresse. Le vice présente tout cela, et des caractères plus graves encore. L'homme atteint de folie excite la compassion de ceux qui le voient, parce que sa maladie tient à la nature et ne dépend pas de la volonté; mais comment aurait-on quelque pitié de celui qui s'obstine dans le désordre ? D'où vient ce mal ? d'où vient que la masse en est affectée ? Vous me le demandez ? et dites-moi vous-même quelle est la cause de semblables maladies, de la frénésie, du sommeil léthargique ? N'est-ce pas la torpeur morale ? Si les maladies physiques ont elles-mêmes leur source dans l'acte libre de la volonté, combien plus celles dont la volonté même est le siège. D'où vient l'ébriété ? N'est-ce pas de l'intempérance de l'âme ? et la frénésie ne vient-elle pas d'une violente fièvre ? La fièvre à son tour n'est-elle pas provoquée par des humeurs surabondantes ? Et cette surabondance enfin n'est-elle pas favorisée par notre négligence ? Quand par défaut ou par excès nous avons méconnu la juste mesure, n'avons-nous pas excité ce feu ? Si de plus nous négligeons au commencement cette flamme, nous allumons un incendie que nous ne pourrions pas éteindre.

Voilà ce qu'est l'iniquité, lorsque nous ne l'arrêtons pas à son principe : ne l'ayant pas alors étouffée, nous luttons en vain dans la suite, elle triomphe de tous nos efforts. Je vous en conjure donc, agissons constamment de telle sorte que le sommeil ne nous surprenne jamais. Ne voyez-vous pas qu'il suffit d'un instant d'oubli pour que de vigilants gardiens perdent tout le fruit de leur vigilance ? Ils ont donné par là même toute facilité à ceux qui guettent ce rapide instant pour voler et ruiner. Les voleurs nous voient beaucoup mieux que nous ne les voyons, et surtout le diable qui toujours est là cherchant à nous surprendre et grinçant les dents. Ne sommeillons donc pas; gardons-nous de dire : Rien ne peut venir de ce côté, rien de cet autre. La spoliation nous est souvent venue du côté par où nous l'attendions le moins. C'est la fidèle image du vice : il nous donne le coup mortel par où nous nous regardions comme invulnérables. Portons autour de nous des regards scrutateurs; gardons-nous de l'ivresse, et nous ne serons pas surpris par le sommeil; ne nous livrons pas aux délices, et nous ne serons pas appesantis; ne nous passionnons pas pour les choses extérieures, et nous persévérerons dans la sobriété. Faisons régner l'ordre dans toute notre vie. Semblables à ceux qui marchent sur une corde tendue, nous n'avons pas le droit de nous oublier une minute; la moindre négligence peut causer le plus grand malheur; à peine a-t-on perdu l'équilibre, qu'on est précipité soudain et qu'on meurt : voilà comment il nous est impossible de nous négliger.

Nous avançons sur un étroit sentier, des deux côtés bordé de précipices, et sur lequel on ne saurait poser les deux pieds à la fois. Comprenez-vous quelle doit être notre vigilance ? Examinez ceux qui suivent un chemin suspendu sur les abîmes : ce n'est pas leurs pieds seulement qu'ils doivent assurer, c'est encore leurs yeux. S'il leur arrive de les porter ailleurs, marcheraient-ils d'un pas solide, le vertige les gagne, et tout est perdu. Il faut veiller sur soi-même, en même temps que sur ses pas; il ne faut incliner ni à droite ni à gauche, selon l'expression même du Livre saint. Immense est la profondeur du vice, effrayante l'obscurité, incommensurable l'abîme, étroite la voie : veillons avec crainte, marchons avec tremblement. Jamais sur une pareille route un homme n'éclatera en rires immodérés, jamais il ne voudra s'exposer aux pesanteurs de l'ivresse; il ne peut l'aborder que dans un état de sobriété parfaite; il n'ira pas se charger d'un fardeau superflu. Heureux encore, étant ceint et dégagé, de pouvoir continuer son voyage. Il ne mettra pas des entraves à ses pieds, il voudra les voir pleinement libres.

5. Et nous qui nous embarrassons de mille sollicitudes, et qui portons l'accablant fardeau des choses de la terre, nous si répandus au dehors, comment osons-nous affronter cette voie étroite ? Elle l'est à ce point que le Sauveur ne se contente pas d'une simple affirmation; il en est lui-même comme étonné : «Combien est étroite cette voie !» Il s'écrie-t-il pour nous en donner une idée juste. (Mt 7,14) C'est également notre manière de parler pour exprimer une grande admiration. Il dit encore : «Étroite est la voie qui conduit à la vie.» (Ibid.) Oui, vraiment étroite, puisque nous aurons à rendre compte des paroles, des pensées, de toutes les actions, sans en rien excepter. Et nous-mêmes la faisons plus étroite en nous étendant, en cherchant à nous agrandir, et par l'irrégularité de notre marche. Un chemin étroit est difficile pour tous, mais principalement pour l'homme obèse; celui qui s'impose des privations n'est jamais à l'étroit; quand on sait souffrir, on devient moins sensible à la gêne. Que personne donc ne s'attende à contempler un jour les cieux, s'il prétend vivre dans le repos; cela n'est pas possible : que personne n'espère marcher dans la voie étroite en vivant dans les délices; cela ne se peut pas non plus : que personne enfin marchant dans la voie

large ne compte arriver à la vie. Lors donc que vous verrez un homme fréquentant les bains, ayant une table somptueuse, fier de ses nombreux satellites, ne vous plaignez pas de votre sort, parce que ces choses vous manquent; c'est sur lui plutôt que vous devez pleurer, puisqu'il marche à sa perte. A quoi sert de suivre cette voie ? Elle conduit aux abîmes. Quel mal y a-t-il à suivre le chemin étroit ? Il aboutit au parfait repos. Supposez un homme qu'on appelle à la demeure royale, mais à la condition de n'y pénétrer qu'en se glissant à travers de petits carrefours, en longeant même des précipices; et puis un autre qu'on traîne à la mort au milieu de la place publique : quel est celui que nous jugerons heureux, et celui qui fera couler nos larmes ? Ne féliciterons-nous pas le premier ? Ainsi donc, gardons-nous encore ici de proclamer heureux ceux qui vivent dans les délices, et réservons ce témoignage pour ceux qui les foulent aux pieds : les uns s'avancent vers la géhenne, tandis que les autres vont au ciel. Beaucoup peut-être parmi les premiers riront de nos paroles; pour moi, c'est une raison de plus de les plaindre et de déplorer leur sort, car ils ne savent ni ce dont il faut rire, ni surtout ce dont il faut pleurer; ils mêlent et confondent toute chose dans leur esprit. Voilà pourquoi je les plains.

Que dites-vous, ô homme ? Vous devez ressusciter, rendre compte de tout ce que vous avez fait sur la terre, subir un châtement éternel; et, sans avoir le moindre souci de cet avenir terrible, vous n'avez que la préoccupation du boire et du manger, vous riez devant une telle perspective ? Et moi, je pleure sur vous, sachant les maux qui vous attendent, les supplices dont vous êtes menacé; et mes larmes s'augmentent de votre rire. Ah pleurez plutôt avec moi, pleurez avec moi votre infortune. Dites-moi, si quelqu'un de vos proches était mort, n'auriez-vous pas horreur de ceux qui riraient de ce trépas, et n'aimeriez-vous pas ceux qui mêleraient leurs larmes aux vôtres ? Si votre femme vient à mourir, vous n'avez donc garde de rire; et, quand votre âme est frappée de mort, vous repoussez celui qui pleure, et vous vous livrez vous-même à la joie ? Voyez-vous comment le diable nous a retournés, et nous a rendus nos plus implacables ennemis ? Revenons enfin à nous-mêmes, ouvrons les yeux, veillons sans cesse, emparons-nous de l'éternelle vie, secouons notre léthargique sommeil. C'est le jugement, c'est la peine éternelle, c'est la résurrection, c'est le rigoureux examen de conscience; le Seigneur vient dans les nuées : «Le feu brûle devant lui, autour de lui se déchaîne la tempête.» (Ps 49,3) Le fleuve de feu roule en sa présence; ici le ver qui ne meurt pas, les flammes inextinguibles, les ténèbres extérieures, le perpétuel grincement de dents. Vous avez beau repousser un tel langage; je ne cesserai pas de vous le tenir. Si les prophètes, alors même qu'on les lapidait, ne consentaient pas à se taire, à plus forte raison devons-nous braver d'injustes ressentiments; nous ne devons pas vous parler dans le but de vous plaire, de peur qu'en vous trompant, nous ne courions nous-mêmes à notre perte. J'insiste donc : là l'éternel supplice dont rien ne saurait adoucir les rigueurs; là personne qui prenne notre défense. «Qui s'apitoiera, dit le Sage, sur le charmeur mordu par le serpent ?» (Ec 12,13) Quand nous n'avons pas pitié de nous-mêmes, qui donc aura pitié de nous, je vous le demande ? Si vous voyez quelqu'un se percer lui-même du glaive, vous serait-il possible de l'épargner ? Non certes; bien plus, lorsqu'il nous est facile de faire le bien, si nous ne le faisons pas, qui nous témoignera quelque pitié ? Personne.

Ayons pitié de nous-mêmes; quand nous adressons cette prière à Dieu : Ayez pitié de moi, Seigneur, c'est à nous aussi que nous devons l'adresser; encore une fois, ayons pitié de nous-mêmes. Il dépend de nous que Dieu nous prenne en commisération; c'est un droit qu'il nous a concédé. Si nous agissons de manière à mériter miséricorde, si nos œuvres appellent sur nous la bonté, Dieu ne nous refusera pas sa clémence; mais, si nous sommes impitoyables pour nous-mêmes, que pouvons-nous espérer d'autrui ? Soyons miséricordieux pour notre frère, et Dieu le sera pour nous. Combien qui chaque jour viennent vous dire : Ayez pitié de moi; et vous ne daignez pas même les regarder ? Combien de misérables nus, d'estropiés et d'infirmes, et vous ne vous laissez pas toucher, et vous dédaignez leurs prières ? Comment donc voulez-vous obtenir miséricorde, quand vous ne faites rien pour la mériter ? Soyons pleins de douceur et de bienveillance, soyons compatissants, afin de nous rendre agréables à Dieu, et d'obtenir les biens promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.